

## Par les champs et par les grèves. Premier extrait du chapitre V

Au bout d'une heure encore, quand on eut pris dans le pays nombre suffisant de paquets et de commissions et qu'on eut encore attendu quelques passagers qui devaient venir, on quitta enfin l'auberge et l'on avisa à s'embarquer. Ce fut d'abord un pêle-mêle de bagages et de gens, d'avirons qui vous barraient les jambes, de voiles qui vous retombaient sur le nez, l'un s'embarrassant dans l'autre et ne trouvant pas où se mettre ; chacun prit son coin, trouva sa place, les bagages au fond, les marins debout sur les bancs, les passagers où ils purent.

Nulle brise ne soufflait, et les voiles pendaient droites le long des mâts. La lourde chaloupe se soulevait à peine sur la mer presque immobile qui se gonflait et s'abaissait avec le doux mouvement d'une poitrine endormie.

Appuyés sur l'un des plats-bords, nous regardions l'eau qui était bleue comme le ciel et calme comme lui ; et nous écoutions le bruit des grands avirons qui battaient l'onde et criaient dans les tolets. A l'ombre des voiles, les six rameurs entrecroisés les levaient lentement en mesure et les poussaient devant eux ; ils tombaient et se relevaient, égrenant des perles au bout de leurs palettes.

Couchés dans la paille, sur le dos, assis sur les bancs, les jambes ballantes et le menton dans les mains ou postés contre les parois du bateau, entre les gros jambages de la membrure dont le goudron se fondait à la chaleur, les passagers silencieux baissaient la tête et fermaient les yeux à l'éclat du soleil frappant sur la mer plate comme un miroir. [...] Près du beaupré, le mousse regardait dans le foc et sifflait pour appeler le vent ; debout, à l'arrière, le patron faisait tourner la barre.

Le vent ne venait pas. On abattit les voiles qui descendirent tout doucement en faisant sonner le fer des rocambeaux et affaissèrent sur les bancs leur draperie lourde ; puis chaque matelot défit sa veste, la serra sous l'avant, et tous alors recommencèrent, en poussant de la poitrine et des bras, à mouvoir les immenses avirons qui se ployaient dans leur longueur.

L'air était d'une transparence bleuâtre, sa lumière crue enveloppant tout, frappant tout, pénétrait jusque dans leurs pores les vieux bois gris de la barque, les fils épais de la voile, la peau des hommes gouttelante de sueur ; ils haletaient d'accord, on entendait à la fois leur poitrine respirer et les avirons tomber dans l'eau.

Après chaque mouvement de tous ces bras qui se dépliaient et s'abaissaient, une traction sourde vous glissait en avant, on entendait autour du gouvernail l'eau clapoter plus clair et dans le silence la barque s'avancait, puis, secouée, repartait.

Derrière, on voyait Quiberon reculant graduellement sa plage de sable ; à gauche les îles d'Houat et d'Hoedic bombant sur la surface du pâle azur leurs masses d'un vert noir, Belle-Ile grandissant les pans à pic de ses rochers couronnés d'herbe et la citadelle dont la muraille plonge dans la mer, qui se levait lentement de dessous les flots. [...]